Musée des Beaux-Arts de Caen

Cabinet d’arts graphiques

13 mai – 2 octobre 2016

**Philippe Boutibonnes**

*Col tempo*

*Col tempo* est le titre de l’une des pièces principales de l’exposition. Elle est aussi la plus récente (2014-2016). Par extension l’exposition toute entière est placée sous cet exergue, emprunté à un tableau de Giorgione : une vieille femme (*La Vecchia*, vers 1500, Gallerie dell’Accademia, Venise) tient dans sa main un court phylactère où sont inscrits ces mots – *avec le temps*). Dans cette peinture, le temps est signifié deux fois : par le visage ravagé du modèle (vraisemblablement la mère du peintre) et par le cartel où s’inscrit le syntagme sans appel.

Alors que le temps s’invite naturellement dans la musique (on y parle aussi de *tempo*) dont il est un paramètre constitutif, il n’est pas immédiatement perceptible dans une œuvre peinte sauf à le représenter sous forme d’allégorie : un sablier, une horloge, des fleurs fanées – motifs familiers des vanités.

Mais le temps *à l’œuvre* dans une peinture ou un dessin, s’il cautionne et conduit le travail du peintre, ne peut être figuré. Comment, en effet, accorder les effets visuels (traits, surfaces, couleurs) au temps (numérique ou subjectif) non pour le représenter comme le ferait une image ou un souvenir mais pour l’indexer justement au *tracé* – qui alors devient *trace* – tel le sceau ineffaçable d’une durée d’abord mise en acte.

Démarche à laquelle je me suis tenu depuis lors et qui s’est donnée pour unique objet de signifier que je suis là, ici dans le présent du monde unique pour tous, pour l’aveugle comme pour le peintre, et de faire à tout moment le constat de cette présence – ou la rendre plausible – toujours la même et éminemment changeante. C’est dire que des rencontres (de personnes et d’œuvres d’art), des lectures ou des aventures insignifiantes ou bouleversantes ont infléchi ou marqué le cours de ce propos dont je n’ai jamais désavoué la double constante : vocabulaire chiche d’une part, économie générale des supports d’autre part, c’est-à-dire à la fois une épargne et un échange parcimonieux.

Plus que la peinture qui procède par touches, taches, surfaces, le dessin par son apparente simplicité et la linéarité ou la ponctuation de son tracé peut et doit rendre compte du déroulement du temps, dans sa réalisation par l’ampleur d’un geste ou par la répétition insistante de signes insignifiants – points, tirets, segments…etc.

Tout dessin est un moment vécu – dans et hors du monde quotidien – par celui qui le trace et le tait. Il est le témoignage effectif d’un laps de temps à jamais perdu.

Comme l’instant ou l’instantané photographique, il est unique : il ne peut être refait ni repris ni complété après coup. On ne revient pas sur un dessin, on s’en dessaisit. On l’abandonne. On le laisse pour compte d’un moment enregistré dans une somme ou une vie. « Le temps voit tout » dit Œdipe.

Chacun des dessins constitutifs d’un ensemble, d’une séquence ou d’une série est *in-terminé* (ou *in-fini*). C’est légitimement qu’il s’inscrit dans une pratique interminable (ou infinie) qui organise et structure la vie du sujet. De ce processus répétitif, incessant, nait l’attente, la déconvenue, la mélancolie. Ce piétinement condamne le dessinateur à poursuivre avec entêtement vers d’illusoires recommencements.

Il dessine.

Il n’en aura jamais fini. Il le sait : tout cela finira mal.

Philippe Boutibonnes, mai 2016

**Commissariat : Caroline Joubert, conservatrice en chef au musée des Beaux-Arts de Caen**

**LES ŒUVRES**

***Opéra d’urgence***

1983

Vingt-huit dessins et un index chromatique, pigments appliqués au doigt et perforation sur papier

Amiens, Frac Picardie **ǀ** des mondes dessinés

Mimant l’écriture braille, avec l’alternance de ronds sombres ou clairs (en relief ou plat en braille), Boutibonnes compose un calendrier de quatre semaines, le mois de février. Chacun des vingt-huit dessins renvoie à un jour précis de la semaine (un rond sombre correspond au premier jour, deux au deuxième…etc.), jour de sa réalisation. L’écoulement régulier et objectivé des semaines et des jours est contrarié par la fragmentation en séquences irrégulières produite par l’encadrement des dessins. Aux vingt-huit dessins s’ajoute un index des couleurs obtenues par frottage, du bout des doigts, de pigments en poudre.

***Conversation avec la lune***

1983-1986 ou 2005-2006

Série de neuf, dix ou onze photographies polaroïd

Collections particulières

Avec un appareil polaroïd à visée réflexe (Polaroïd SX-70), centré par temps dégagé sur le disque lumineux de la lune, Philippe Boutibonnes converse avec l’astre nocturne. En appuyant sur le déclencheur de l’appareil qui fait basculer le miroir, l’opérateur ne voit plus rien, en revanche le point lumineux s’imprime sur la pellicule. Durant le temps de pose très long, d’environ 15 à 20 minutes, l’opérateur tente en vain de garder l’appareil immobile mais, la fatigue aidant, le point se transforme en un tracé erratique, capricieux, qu’il découvre au moment du développement instantané de l’image.

***Sans bruit, sans secret* (*Éthique II* de Spinoza)**

1989-1990

Texte manuscrit copié à la plume et à l'encre sépia sur cent-quatre feuilles de papier à la cuve insérées entre deux plaques de marbre, et photographie collée sur carton.

Caen, musée des Beaux-Arts

Pour cette œuvre, Philippe Boutibonnes a copié sur cent-quatre feuilles de papier le texte intégral du livre II de l'*Éthique* de Spinoza consacré à l'esprit (*de mente*). Mais l'encre ayant été diluée un peu plus à chaque nouvelle feuille, l'écriture s'estompe au fil des pages pour devenir finalement illisible. Deux plaques de marbre noir enserrent les feuilles, évoquant autant une tombe qu'une couverture de livre.

Ce dispositif, comme d'ailleurs le titre de l'œuvre, s'inspire d'un readymade de Marcel Duchamp daté de 1916, constitué d'une pelote de ficelle prise entre deux plaques de cuivre. Marcel Duchamp l'a intitulé *À bruit secret* parce qu'un petit objet mystérieux, caché dans la pelote, produit un bruit quand la pièce est secouée. Boutibonnes a choisi de baptiser son œuvre *Sans bruit, sans secret*, en prenant en quelque sorte à rebours le titre de Duchamp, afin de souligner la présence avérée, mais invisible, silencieuse, du texte spinoziste.

L'œuvre est complétée par une photographie reproduisant un détail d'un tableau de Giorgione, *La Vecchia*, conservé à Venise (Gallerie dell'Accademia). Le cartouche avec l'inscription « Col Tempo » (avec le temps) achève d'éclairer sur les intentions de Philippe Boutibonnes. En copiant mot à mot le texte de Spinoza, il s'agissait pour lui de proposer une réflexion en acte sur le temps, et mieux d'en rendre visible et pour ainsi dire palpable la teneur. L'épaisseur des feuillets accumulés et superposés représente le temps qui lui a été nécessaire (trois à quatre mois) pour ce lent et rigoureux exercice. Érigeant la modestie en vertu, Boutibonnes est fasciné par le travail du scribe ou du moine copiste. Il cite volontiers Bouvard et Pécuchet, les deux acolytes inventés par Flaubert qui, après avoir fait en vain le tour de tous les savoirs, reviennent à leur premier métier de copiste, ou bien encore Bartleby, le héros de Melville pour qui il n'y a pas de création meilleure que la copie à l'infini.

***Récit de Pi* (à la mémoire de Martine H.)**

7/07/2000-25/01/2001

Cinq carnets de vingt-cinq feuilles pliées en accordéon

Caen, musée des Beaux-Arts

*Récit de Pi* reste fidèle à ce projet initial tout en s'inscrivant comme *Sans bruit, sans secret* dans un registre que Philippe Boutibonnes affectionne particulièrement, celui de la copie. Désirant introduire les nombres dans l'ordre du discours, il entreprend le 7 juillet 2000 de transcrire en toutes lettres le nombre Pi, nombre réel (représentant le rapport constant de la circonférence d'un cercle à son diamètre), mais aussi nombre transcendant (dont on ne peut se faire une idée claire et exacte) et irrationnel (le nombre infini de ses décimales se déploie en séquences imprévisibles). Il met fin à ce travail quelque six mois plus tard après avoir calligraphié les soixante mille premières décimales. Le recours aux sept couleurs de l'arc-en-ciel, leur distribution arbitraire ainsi que les intervalles blancs correspondant aux interruptions ont permis de révéler les beautés de ces séquences aléatoires (répétitions ou suites de chiffres, successions de zéro, palindromes) et d'en donner un équivalent plastique.

Réalisée après la mort d'une amie, l'œuvre est placée sous le signe du deuil. Faire le récit de Pi, se livrer à la copie par essence interminable de ses décimales, revenait pour Philippe Boutibonnes à faire l'expérience de l'éternité, de ce temps immobile auquel on ne peut assigner un terme, qui est aussi celui de la mort et du deuil.

***Col tempo***

2014-2016

Crayon blanc et crayons de couleurs sur trente toiles noires et vingt photographies contrecollées sur bois

Collection de l’artiste

*Col tempo* est placé sous un exergue visuel emprunté à un tableau de Giorgione, *La Vecchia*, soit le cartouche que tient dans sa main droite une vieille femme, probablement la mère du peintre. La pièce est composée d’une trentaine de toiles noires carrées de trois formats différents (10, 15 et 20 cm de côté). Chacune d’elle est dans sa presque totalité recouverte de lignes horizontales tirées à main levée d’un bord à l’autre avec un crayon blanc ou un crayon de couleur. Chaque ligne singulière est la trace d’un moment unique, passé à jamais. Chacune d’elle archive au présent ce qui, dès le tracé de la suivante, s’inscrit comme le souvenir d’un moment furtif, ceci jusqu’à l’exténuation du geste et conséquemment du trait.

Les lignes, sans largeur ni épaisseur, se succèdent en une graphie atone qui ne reproduit que le mouvement qui l’engendre. Ces lignes signifient l’informulable contenu dans le regard apeuré de la vieille femme. La répétition obsessionnelle du geste peu assuré, et du tracé simpliste qui s’ensuit, exprime la terreur de ce qui n’aura lieu qu’une fois pour toute et « remplit » la pupille vide de la vieille femme.

Image sur P / expositions / 2016 / Boutibonnes / n°158

**REPÈRES BIOGRAPHIQUES**

Né en 1938 à Avignon, Philippe Boutibonnes a connu une enfance méditerranéenne. Il vit aujourd’hui à Caen où il fut, entre 1974 et 1998, titulaire d'une chaire de microbiologie à l'Université.

Menant de front carrière scientifique et activité artistique, il a régulièrement exposé à Paris : galerie Yvon Lambert (de 1975 à 1986), galerie Bernard Jordan (de 1987 à 1996), galerie Olivier Nouvellet (de 1997 à 2016). Ses œuvres figurent dans diverses collections publiques ou privées : Musée des Beaux-Arts de Caen, Musée des Beaux-Arts de Saint-Lô, Musée de L’Abbaye Sainte-Croix (Les Sables d’Olonne), Musée d’Art et d’Histoire du Judaïsme (Paris), Musée du Petit Format (Nismes, Belgique), Musée d’Art moderne de la Ville de Paris, Musée national d’Art moderne - Centre Pompidou, Centre national des Arts plastiques, Frac Basse-Normandie, Frac Picardie – les mondes dessinés, Frac Poitou-Charentes, Banque Worms…

La recherche en bactériologie et la peinture affrontent toutes deux, mais différemment, la double question de l'origine et de l'infini. Chaque dessin de Boutibonnes – ceux de l'enfance comme ceux exécutés plus tard à l'âge adulte – est né de la nécessité d'affirmer, dans l'instant unique de sa réalisation, sa présence au monde et dans la vie. Le programme formel auquel se tient l’artiste depuis le milieu des années 1970 est proche de celui du groupe Support-Surface : refus de l'image, vocabulaire minimal (quelques signes élémentaires tels les points, tirets et croix), économie des moyens avec un choix de matériaux modestes (crayons de couleur, encre déposée à la plume ou avec une allumette, fragments de pétard, utilisation de papiers nobles ou de récupération, tarlatane…etc.).

**Ecrits de Philippe Boutibonnes :**

*-Van Leeuwenhoek, l’exercice du regard,* Paris, éditions Belin, 1994

-*Tombe noire,* Caen, éditions de l’Esam, 2002

-*Cinquante-six propositions pour faire du reflet une image*, Rustrel, éditions L’Ollave, 2007

-*La lumière offusquée, de l’ombre*, Rustrel, éditions L’Ollave, 2009

-*Ce qui…,* Rustrel, éditions L’Ollave, 2016

**AUTOUR DE L’EXPOSITION**

**Jeudi 16 juin à 19h30**

**Concert-lecture**

Philippe Boutibonnes lit ses textes sur le dessin et la couleur tandis qu’Emmanuelle Jeannenez, pianiste, en propose un écho musical avec des œuvres d’Alban Berg, Pierre Boulez et Olivier Messiaen.

**Dimanche 19 juin à 15h**

**Carte blanche**

Très amateur de peinture vénitienne, Philippe Boutibonnes nous invite à découvrir et commente un des plus beaux tableaux du musée, *L’Annonciation* de Paris Bordone.